

p. 117-196), inscriptions vénètes (p. 87 ; p. 197-224), inscriptions galo-latines (p. 88 ; p. 225-248), inscriptions lusitano-latines (p. 89 ; p. 249-294), inscriptions et légendes ibérico-latines (p. 90 ; p. 293-335 pour les monnaies et p. 336-388 pour les inscriptions), les légendes monétaires libyo-phéniciennes (p. 91 ; p. 389-430), les inscriptions libyco-latines (p. 92 ; p. 95-116), et enfin les inscriptions et légendes monétaires punico-latines (p. 93 ; p. 465-502 pour les monnaies et p. 503-616 pour les inscriptions). Plusieurs tables de concordances entre les différents *corpora* consultés et tableaux récapitulatifs viennent aider le lecteur pour une consultation rapide et ciblée de cet imposant ouvrage, aussi bien selon le type d'inscriptions qu'en précisant des éléments sur les individus mentionnés (citoyens, pèlerins, charges et honneurs, formules onomastiques). Une fois familiarisé avec les abréviations utilisées, le lecteur peut avoir une autre perception, formelle et technique, du contenu du corpus. Enfin, une substantielle bibliographie complète l'ensemble et couvre presque une centaine de pages (p. 657-748). L'exposition d'un corpus n'appelle pas de conclusions générales et l'objectif de l'auteur n'est d'ailleurs pas de livrer une réflexion sur le bilinguisme mais bien de disposer de sources solides pour contribuer à son étude. Le travail d'édition épigraphique doublé d'un examen critique mené par María José Estarán Tolosa permet à de multiples reprises de vérifier des lectures antérieurement proposées. L'attention à la forme et au support épigraphique doublée d'une riche iconographie permet au lecteur de se faire une bonne idée de la documentation étudiée. Les éléments de discussions, insérés dans chaque fiche, sont autant d'informations et de prises de position qu'il conviendra de consulter systématiquement si l'on veut désormais travailler sur l'une de ces inscriptions. C'est pourquoi cet ouvrage constitue un outil de travail essentiel pour aborder les inscriptions bilingues, seuls documents qui permettent d'analyser la latinisation d'un point de vue épigraphique. La thèse de María José Estarán permet de disposer désormais d'une solide documentation mise à jour, laissant à ses lecteurs et ses successeurs le soin d'étudier les implications et de tirer les conséquences d'un phénomène dont elle a minutieusement identifié les traces.

Coline RUIZ DARASSE

Gabriel NOCCHI MACEDO & Maria Chiara SCAPPATICCIO (Ed.), *Signes dans les textes, textes sur les signes. Érudition, lecture et écriture dans le monde gréco-romain. Actes du colloque international (Liège, 6-7 septembre 2013)*. Liège, Presses universitaires de Liège, 2017. 1 vol., 387 p. (PAPYROLOGICA LEODIENSIA, 6). Prix : 35 €. ISBN 978-2-87562-119-1.

Cet important volume se présente comme une enquête sur les signes paratextuels dans les textes de langue grecque ou latine, réunissant les contributions de spécialistes des sources épigraphiques, papyrologiques ou manuscrites. Il résulte d'un colloque organisé sous les auspices associés des universités de Liège et de Naples « Federico II ». Il s'agit de la première contribution collective consacrée à ce sujet. L'auteur de ce compte rendu tient à faire savoir que, n'étant pas un expert des questions abordées dans cet ouvrage, il exprime avant tout sa curiosité et son vif intérêt pour celles-ci du point de vue de sa pratique académique. Il n'est en effet pas un enseignant de langues anciennes qui ne se trouve confronté à cette question de la mise

en forme des textes originaux dès lors qu'il s'agit d'expliquer à ses étudiants la différence entre les éditions modernes à partir desquelles ils étudient la littérature et les sources et ce qui pouvait constituer le support de lecture et de transmission des Anciens d'abord, des copistes médiévaux ensuite. L'enjeu de la ponctuation, pour employer le terme courant – mais restrictif – associé aux signes paratextuels, ne manque jamais de faire l'objet de questionnements à partir du moment où l'on se confronte à la compréhension et à la traduction des textes originaux. Or les ouvrages de synthèse manquent à ce sujet. La préface de Guglielmo Cavallo présente de manière très claire les usages liés à la question abordée ainsi que les principales évolutions historiques constatées en se concentrant sur les pratiques en matière de lecture des textes. Elle met en avant notamment l'enjeu spécifique de la lecture des textes sacrés et l'apparition de la lecture silencieuse. Elle met aussi en évidence l'adoption par le monde romain de la *scriptio continua*, modalité grecque, avant son abandon progressif à la fin de l'Antiquité, tout en rappelant que l'Orient byzantin se caractérise par le maintien de la lecture sonore et de cette *scriptio continua*. La suite des contributions adopte *grosso modo* un plan déterminé par la chronologie des sources. La contribution de Maria Chiara Scappaticcio (« Segni nei testi, testi sui segni: perché? » p. 17-25) fait office de seconde préface et vient préciser les sources dont nous disposons sur le sujet. Elle rappelle que l'enseignement du *grammaticus* portait également sur les modalités de la lecture des textes, d'où la nécessité ressentie d'une formalisation, et insiste sur la difficulté à donner une définition stable de la ponctuation. Julia Lougovaya-Ast (« Some Observations on the Usage of Punctuation in Early Greek Inscriptions » p. 27-42) s'intéresse aux *interpuncta* divisant les mots. Il s'agit d'un usage d'abord systématique en latin, jusqu'à son abandon au I^{er} siècle ap. J.-C. par effet de mimétisme avec la *scriptio continua* des Grecs. Elle note toutefois que la ponctuation était davantage utilisée en grec à la période archaïque et n'était pas destinée à marquer la fin d'un vers ou d'une ligne malgré quelques exemples en ce sens. L'analyse des sources invite à se demander s'il faut établir une différence entre les inscriptions funéraires ou dédicaces, généralement pauvres en signes paratextuels, et les inscriptions à caractère légal, destinées à être recopiées et reproduites, finalité encourageant l'usage de signes garantissant la précision de l'énoncé. Lucio Del Corso (« Segni e layout delle iscrizioni greche in Egitto. Un sondaggio su testi esposti in prosa » p. 43-59) relève à son tour l'ancienneté de l'usage dans les sources épigraphiques grecques et insiste sur la grande diversité de forme et d'usage des signes paratextuels, qui peuvent n'avoir qu'une fonction esthétique (ainsi les *hederae distinguentes* et les palmettes). Il indique aussi comme objet d'étude à prendre en compte dans la mise en forme du texte les variations dans l'écriture elle-même (forme et taille des caractères). Alberto Nodar Domínguez (« Los signos de lectura más antiguos en papiro » p. 61-76), après avoir rappelé que les papyrus grecs se caractérisent généralement par le recours à la *scriptio continua*, montre l'existence de signes destinés à faciliter la lecture ou à attirer l'attention sur une particularité (forme grammaticale rare, répétition, etc.). L'article attire également l'attention du lecteur sur un témoin majeur, un papyrus reprenant le texte de l'*Illiade* (III^e av. J.-C.), le plus ancien papyrus littéraire grec connu, organisé en paragraphes marquant les unités structurelles. D'autres papyrus utilisent des signes de séparation de sections. Tous ces signes diacritiques divers semblent disparaître à partir du II^e siècle ap. J.-C. même si

les papyrus d'époque romaine indiquent volontiers l'apostrophe et les accents, observation qui permet à l'auteur de rappeler que, selon la tradition, c'est Aristophane de Byzance qui fut l'inventeur de l'accentuation. Gianluca Del Mastro (« La ponctuation dans les papyrus grecs d'Herculanum » p. 77-96) met en avant le grand nombre de signes rencontrés dans les témoins exceptionnels de la bibliothèque épicurienne de la villa des Pisons ainsi que leur très grande diversité fonctionnelle (ponctuation, correction et insertion, remplissage de vides, numérotation des colonnes et des feuillets, récapitulatif final). Ces textes originaux ne présentent en revanche pas de signes critiques sur le mode alexandrin (renvois à des commentaires explicatifs) mais des signes marquant les passages importants (*chi* et *zêta*). Seul le *De signis* de Philodème (*P.Herc.* 1065) présente des signes qui semblent renvoyer à un commentaire explicatif. Daniela Colomo (« Quantity Marks in Greek Prose Texts on Papyrus » p. 97-125) analyse les différentes fonctions dévolues aux signes marquant la longueur des syllabes : loin d'être employés systématiquement, ils aident à la reconnaissance des mots rares et difficiles ou à la différenciation des homographes. Dans certains cas, ils semblent aussi avoir joué le rôle d'aide à la prononciation. Ils ne sont en tous les cas pas une aide à l'identification de la structure métrique ou à la scansion bien qu'ils se rencontrent essentiellement dans les textes en vers. Kathleen McNamee (« Sigla in Late Greek Literary Papyri » p. 127-141) confirme qu'il n'y a pas de caractère monofonctionnel ou univoque des signes et montre que la fonction ornementale semble une tendance forte à la fin de l'Antiquité. Rodney Ast (« Signs of Learning in Greek Documents: the Case of *spiritus asper* » p. 143-157) présente notamment un document fascinant : des inscriptions grecques trouvées sur les murs d'une école attenante à un complexe thermal (Amheida, Égypte, milieu IV^e siècle ap. J.-C.) ; équivalent de notre tableau d'école, ces inscriptions comprennent une série de signes destinés à enseigner la prononciation des mots. Il s'intéresse ensuite aux différentes graphies de l'esprit porté sur les voyelles initiales. Eleanor Dickey (« Word Division in Bilingual Texts » p. 159-175) étudie le cas particulier et révélateur des documents utilisant les deux langues, souvent du latin traduit en grec sous une forme « juxtalinéaire » ; la comparaison des usages permet de préciser les conditions du recours à la *scriptio continua*. Rodolfo Funari (« Segni di interpunzione e di lettura nei frammenti storici latini da papiro e pergamena rinvenuti nell'Egitto » p. 177-201) analyse des fragments des historiens latins conservés sur papyrus. Outre l'analyse formelle à laquelle elle se livre, cette étude montre que les témoins semblent indiquer une diffusion beaucoup plus limitée de Tite-Live par rapport à Salluste, dont les fragments conservés sont de loin les plus nombreux. L'auteur accompagne les fragments qu'il présente d'une édition du texte. Gabriel Nocchi Macedo (« Textes sur les signes : les sources latines », p. 203-228) montre que beaucoup de papyrus latins retrouvés contiennent des signes qui sont des adjutants à la lecture pour un public hellénophone et qu'ils ne sont donc pas nécessairement révélateurs des usages latins en termes d'écriture. Son étude revient également sur quatre brefs traités sur les signes critiques légués par la tradition grammaticale latine : Isidore de Séville, *Etymologiae siue Origines* et trois autres anonymes (présentés en appendice). Giuseppina Magnaldi (« Integrazioni con parola-segnale in manoscritti ciceroniani e apuleiani » p. 229-242) s'intéresse aux interventions des copistes pour corriger une leçon fautive ou combler une lacune. Généralement sous forme de reprise par le copiste d'une séquence complète, en

marge, afin de rendre claire la correction proposée, une telle intervention suppose la compétence linguistique du correcteur comme de son lecteur supposé. Serena Ammirati (« “Segni nei libri”. Esempi e problemi nei manoscritti medievali di contenuto grammaticale » p. 243-254) étudie précisément les usages paratextuels propres aux manuscrits recopiant des exposés grammaticaux. Louis Holtz (« La pratique de la ponctuation dans les manuscrits latins de Lyon du v^e au ix^e siècle » p. 255-274) cherche à établir la comparaison entre l’usage constaté dans les manuscrits et l’enseignement des grammairiens antiques. Il rappelle en particulier l’importance de l’*Ars maior* de Donat (iv^e siècle ap. J.-C.), manuel de grammaire commun jusqu’au xii^e siècle, et se concentre sur le chapitre *De posituris*, qui retranscrit le chapitre de Denys le Thrace traitant du même sujet (Περὶ στίγμων). Il se concentre ainsi sur les pauses ou points, après avoir traduit le passage en question chez Donat, dont il montre qu’il se place du côté du lecteur, dans le cadre d’une lecture à voix haute, tout en s’adressant aussi bien au copiste. C’est avec un bonheur certain que le lecteur découvrira l’apparition du point d’interrogation à l’époque carolingienne (ms. Lyon 484 : manuscrit d’un commentaire augustinien copié sous la direction du diacre Florus, mort vers 860). On notera que cette contribution offre de magnifiques reproductions des manuscrits analysés. Claudio Giammona (« Ricezione ed evoluzione di un trattato elementare: le *Declinationes* e le redazioni dell’*Ars Albianensis* » p. 275-283) présente différents manuscrits contenant des exposés didactiques sur la grammaire. Enfin, Fidel Sebastián Mediavilla (« Herencia clásica en la puntuación y acentuación del Siglo de Oro español » p. 285-300) offre un saut dans le temps en proposant un exposé synthétique sur les pratiques mises en œuvre dans les textes de langue espagnole aux xvi^e et xvii^e siècles. En tant que directrice du CEDOPAL (Centre de Documentation Papyrologique de Liège), Marie-Hélène Marganne retrace en conclusion le parcours accompli pour aboutir à ce volume (p. 301-304). Les contributions sont suivies des résumés et notices bio-bibliographiques, d’une bibliographie et de plusieurs *indices*, dont un index des signes très précieux. Il faut également louer le choix et la qualité de la documentation iconographique : qu’il soit spécialiste ou non, le lecteur de textes de l’Antiquité est toujours fasciné par l’observation directe des témoins papyrologiques ou manuscrits ; la documentation ici réunie vaut en elle-même d’être examinée, indépendamment du contenu technique des exposés, pour le seul plaisir de l’examen. Au final, la curiosité qui était la nôtre en ouvrant cet ouvrage n’a pas été déçue et la très grande richesse des informations rassemblées dans ce collectif font de cette lecture un plaisir philologique rare. Cet ouvrage devrait figurer dans toutes les bibliothèques dédiées à nos disciplines littéraires et philologiques, où je suis certain qu’il réjouira autant les étudiants que leurs enseignants. Il pourra également alimenter bien des cours ou séminaires.

Frédéric LE BLAY

Detlef LIEBS, *Summoned to the Roman Courts. Famous Trials from Antiquity*. Trad. anglaise Rebecca L. R. GARBER et Carole GUSTELY CÜRTEEN. Berkeley – Los Angeles – Londres, University of California Press, 2012. 1 vol. relié 14 x 21 cm, viii-274 p. (JOAN PALEVSKY IMPRINT IN CLASSICAL LITERATURE). Prix : 85 \$. ISBN 978-0-520-25962-1.